

## ÉQUIPAGE DES GOUTTES

1820-1933

Cette relation fut composée et écrite au château des Gouttes, le 29 juin 1935, par M. René Clayeux, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

Qu'il me soit donc permis, au nom de vous tous, lecteurs, d'en remercier le vénéré Doyen des Veneurs.

De ma part, mémoire et respectueuse gratitude !

\*  
\* \*

Vers 1820, M. Jean Clayeux avait rassemblé aux Gouttes quelques chiens du pays, chassant d'amour : lièvres, loups et sangliers.

Plus tard, vers 1840, ses fils Félix, Louis et Edmond, très fanatiques de la chasse, lui ont apporté le renfort de leur jeunesse et ont augmenté l'effectif de l'équipage qui ne dépassa jamais vingt-huit ou trente chiens.

A cette époque, on chassait pour chasser, détruire loups et sangliers, sans souci de la tenue.

Ce n'est qu'à partir de 1875 que M. René, marié en Nivernais, fit chaque année des déplacements qui l'obligèrent à une mise plus soignée.

Dès lors la tenue bleue à retroussis rouges et bouton or, à tête de chien couronnée de deux traces de sanglier, se montra dans de nombreuses forêts du Bourbonnais et du Nivernais.

L'Équipage a chassé le sanglier et pris chaque année quelques portées de loups jusqu'en 1880.

A cette époque, les sangliers ayant presque complètement disparu par suite du grand hiver 1879, M. René se mit à la chasse du chevreuil et la continuera, sans interruption, jusqu'à la mise bas en 1933.

L'Équipage n'a jamais été servi que par un seul homme ; aussi, tant qu'on a chassé le sanglier, les préparatifs de la chasse étaient simplifiés le plus possible.

Le piqueux prenait connaissance des animaux la veille et, le lendemain, on foulait à la billebaude avec des chiens de récris ; puis, au mieux des circonstances, on découplait de meute à mort, le gros des chiens maintenu jusque-là à la harde.

Avec un effectif aussi réduit, il n'était guère possible de prendre régulièrement et souvent, dans la soirée, après une belle chasse, on demandait le secours de la carabine pour donner aux bons chiens la récompense qu'ils méritaient.

M. Louis, célibataire, moins occupé que ses frères, avait assumé la direction de l'Équipage et, en 1850, éleva un chien saintongeais, « Chicano », dont il tira race ; après lui, M. René, quand il s'est mis au chevreuil, a concentré tout son élevage sur les descendants de Chicano, ce qui fait qu'en 1933 il n'y avait plus que des chiens blancs et noirs.

Suivant la règle immuable des Gouttes, l'ensemble le plus

complet a toujours été exigé ; ni chien de tête, ni chien de queue, et tout chien, même parfait, dominant les autres a été impitoyablement sacrifié.

Grâce à cette méthode, des Maîtres d'Équipage, voisins et bienveillants ont pu dire : « Avec les chiens des Gouttes, il n'y a qu'à leur faire lancer un chevreuil, rentrer déjeuner chez soi et revenir pour assister à l'hallali. »

En disant cela, ils étaient sans doute aveuglés par l'amitié et poussés par l'affection qu'ils n'ont jamais cessé de témoigner à leur vieux doyen.

Les dernières années, M. René était secondé par son fils Edmond et son petit-fils Antoine, qui ont apporté leur jeunesse et leur entrain, pour conserver à l'Équipage des Gouttes le bon renom qu'il avait acquis.

Il n'y a que trois piqueux qui aient marqué dans l'Équipage : Péjoux, dit Trotty, qui y a fait ses débuts, avant d'entrer au service du baron Le Couteulx. Il a ensuite terminé sa carrière à l'Équipage Bardin, en Normandie.

Bacquelot, un sauvage, intrépide, toujours prêt, excellent valet de limier, vrai chasseur de sangliers, élevé à l'école du comte de Moreton et du marquis de Chargères. Il a quitté l'Équipage quand on s'est mis au chevreuil et fini chez M. Frossard, Maître d'un nombreux et superbe équipage de griffons nivernais.

Enfin Legrand, dit Lafeuille, bon piqueux de chevreuils et remarquable homme de chenil, qui a su, pendant trente-huit ans, maintenir en forme les chiens de l'Équipage ; il est à la retraite près des Gouttes et aime à venir causer avec ses maîtres de leurs chasses passées.

\*  
\* \*

Aucun incident intéressant et sortant de l'ordinaire n'a marqué le temps où l'équipage était dans la voie du chevreuil ; cependant coïncidence curieuse : en 1880, alors que M. René déplorait de faire de nombreux buissons creux, il se décide à découpler ses chiens sur chevreuils quand les sangliers manquaient au rapport.

Naturellement, au début le succès ne fut pas brillant.

Cependant un jour béni arrive, on prend un chevreuil dans l'étang des Barons. C'est le triomphe ! Or, le 31 mars 1933, dernier découplé de l'équipage, après une jolie chasse, le chevreuil est pris dans ce même étang des Barons. On n'en avait pas pris deux autres dans cet étang pendant les cinquante ans que l'Équipage a chassé le chevreuil. Cette coïncidence affecta profondément maîtres et piqueux, qui y ont vu un avertissement du ciel leur notifiant qu'il était temps de sonner l'hallali de l'Équipage pour clôturer le millier d'hallalis de chevreuils sonnés pendant cinquante ans passés.

Il n'en est pas de même des chasses de sangliers ; le souvenir de plusieurs, surtout de quelques-unes faites en 1871, est resté dans la mémoire de tous.

Après la guerre, de nombreux sangliers, effrayés par le bruit du canon, avaient émigré dans les forêts du centre et fournirent des chasses souvent mouvementées.

En septembre 1871, M. Edmond réunit aux Gouttes les Équipages du comte de Barral, de M. de la Jolivette, du comte de Chavagnac, de M. de Labouresse pour prendre une portée de louvarts.

Ainsi que chaque année, à ces veneurs s'étaient joints plusieurs officiers de mobile, camarades du fils de M. Edmond.

Plus de cent chiens étaient attachés aux branches.

Après avoir pris de très bonne heure trois louvarts, on décida pour terminer cette belle journée d'attaquer un grand sanglier, bien connu dans le pays, car il n'avait que trois pattes.

Il avait été remis précisément ce matin-là dans une enceinte peu éloignée du rendez-vous.

Au bout de trois quarts d'heure de chasse, l'animal est pris au rond-point du Champignon des Fougis, où, en attendant la curée, les nombreux assistants sablèrent le champagne. Alors l'un des moblots, particulièrement excité par la chasse, la chaleur et le bon vin, baptisa au champagne le Champignon des Fougis : « Champignon des Moblots ». Joyeuse cérémonie dont, hélas ! maintenant peu de gens se souviennent. Inutile de dire que la soirée se termina aux Gouttes par un dîner des plus gais.

Fin octobre de la même année, attaqué, un énorme sanglier, qui fournit un débucher de plus de 15 kilomètres, en ligne droite, et se remet dans un taillis d'une vingtaine d'hectares, extrêmement fourré et entouré par la plaine. Il fait tête et décourage les chiens. Avec beaucoup de peine, on l'oblige à repartir. Les chiens reprennent courage en plaine et lui soufflent au poil jusqu'au nouveau bois, où tous s'arrêtent, n'osant affronter un nouveau tête-à-tête.

Le sanglier, pendant qu'on excitait les chiens, avait repris la plaine, poursuivi par des paysans qui veulent lui barrer la route, leur fourche à la main. Hélas ! il fonce sur l'un d'eux et le blesse mortellement.

A la suite de ce tragique incident, la meute, qu'on n'avait pu décider à reprendre la voie, est arrêtée et renvoyée au chenil.

Quant au sanglier, il continua sa course, chargea une voiture qui longeait la route et rentra enfin en forêt.

Chacun avait remarqué, durant la chasse, que ce grand sanglier

présentait une silhouette extraordinaire et semblait d'une longueur démesurée, sans qu'aucun ait pu en déterminer la cause.

Maîtres et piqueux, humiliés de l'échec et profondément attristés par l'accident qui avait atteint ce malheureux et imprudent paysan, restèrent quelque temps sans sortir les chiens du chenil, mais Bacquelot s'était juré d'avoir sa revanche. Il ne quittait plus son animal, le rembuchant presque chaque jour, et le remit enfin dans la même enceinte où il avait été attaqué la première fois.

On put donc découpler sur une excellente brisée, mais les chiens se souvenant de la chasse précédente, ne voulurent rien savoir, et on eut toutes les peines du monde à mettre le vieux malandrin sur pieds.

A partir de ce moment, ce fut une chasse magnifique ; les chiens volaient et après un parcours d'au moins 40 kilomètres le sanglier était mis aux abois dans un profond fossé en plein fourré. Bacquelot court à ses chiens et a la chance de pouvoir servir l'animal au couteau.

Alors on eut l'explication de l'aspect anormal de cette énorme bête ; il lui manquait une oreille, perdue sans doute dans une première rencontre avec des humains ; rencontre dont il avait conservé le souvenir et qui l'avait poussé à décharger sa colère sur le pauvre paysan de Saint-Gérard-du-Évaux.

Le 11 novembre suivant, un grand sanglier renversait à l'hallali M. Edmond, qui s'en tirait avec de simples éraflures et échappait à une rencontre plus dure grâce à Bacquelot, qui, à cheval, avait détourné l'attention du sanglier et s'était fait charger ; mais que de casse dans le petit équipage ! Le lendemain la forêt avait encore l'aspect d'un vrai champ de bataille.

\*  
\* \*

Avaient le bouton de l'Équipage en 1933 :

Maîtres d'Équipage : MM. René, Edmond, Antoine Clayeux.

Boutons : le colonel Clayeux, le capitaine et M<sup>me</sup> Jourdier, le comte et la comtesse de Villeneuve-Allix, M<sup>me</sup> Antoine Clayeux, M. Emmanuel Riant, le marquis de Salvert-Bellenave, M. André Robert, M<sup>me</sup> Edmond Clayeux, M. Jean Clayeux.

Suivaient les chasses de l'Équipage : les Boutons de l'Équipage Beauchamp, le comte de Montlaur, les Officiers de la garnison de Moulins.